Samedi 14 mai 2016 –12h00 [GMT+2]

NUMERO 581

J6e n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Sur *L'Envers de la biopolitique,* d'Éric Laurent (I)

par François Regnault

« Vous créez un frisson nouveau »
Victor Hugo, à propos des Fleurs du mal *de Baudelaire*

Sans doute ce livre* est-il un excellent exercice d'orientation.
« Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée », c'est une question que pose Kant en 1786, et pour laquelle il requiert la différence de la droite et de la gauche (en aucun sens politique, je vous prie de le croire). *L'Envers de la biopolitique*, d'Éric Laurent, c'est : comment s'orienter dans la psychanalyse ? En quoi celui qui dira que, si la psychanalyse ne le concerne pas, alors ce livre non plus. En quoi il fera l'erreur de ne pas voir que c'est justement parce que ce livre s'oriente *dans la psychanalyse*, qu'il peut renverser la biopolitique, laquelle aujourd'hui nous commande, nous manipule, nous asservit, nous, et au premier chef, *notre corps.* Qui gagnerait à l'ignorer ?

Éric Laurent n'est donc pas de ces psychanalystes – s'il y en a – qui ne lisent que des ouvrages de psychanalyse (affaire de boutique, en somme), mais il en lit bien d'autres. En quoi il ne s'enferme dans aucune psychanalyse passée qui voudrait se présenter comme scolastique, encore moins ignorer les tournants de son « endroit » et les détours de son « envers ».

« Ce livre veut montrer que Lacan propose pour la psychanalyse une orientation sur le statut du corps dans notre civilisation de la jouissance. » [p.19]

En quoi encore, et j'en finis avec les *en quoi*, il tient compte de l'orientation que Jacques-Alain Miller (dont le cours s'est justement intitulé « l'orientation lacanienne »), donne à présent à la psychanalyse (au-moins-un à le faire s'il n'est pas le seul, comme on en conviendra) ; ce qui veut dire qu'à tenir compte du « dernier Lacan », la psychanalyse *avance*, comme elle a déjà avancé depuis Freud *avec* Lacan, et comme il convient qu'elle avance, si elle n'a pas d'avenir illusoire.

Je pense souvent à ce propos au Théâtre nô, dont les *fans* occidentaux nous font croire que ce sont des cérémonies ultra-codées depuis l'origine dont notre théâtre serait incapable, alors que sous couvert d'une fidélité supposée immémoriale, cet art japonais évolue en vérité de Maître en Maître, sans rien d'universitaire. Plût au ciel qu'il en aille toujours de même avec la psychanalyse, si elle évolue, non sous des Maîtres, elle, mais au moins d'Analyste en Analyste comme je crois et constate qu'elle fait.

Je ne veux pas résumer les chapitres qu'on pourrait dire préliminaires, nécessaires à mettre en place le questionnement qui puisse ouvrir à la biopolitique dont l'auteur revendique de tenter l'envers. Car l'orientation n'est pas ici la kantienne gauche-droite, mais la bascule envers-endroit [p.61] : « *une reprise par l'envers* »[1] où Lacan dénonce aussi ce qu'il nomme ce qui « est bel et bien le S_2 [savoir] du maître, montrant l'os de la nouvelle tyrannie du savoir »[2].

L'envers : on sait que Lacan a ainsi intitulé l'un de ses Séminaires *L'Envers de la psychanalyse*, pour désigner – dénoncer – le discours du Maître dont, dans ses formules des quatre discours, le discours analytique est l'endroit, et que ce terme d'*envers*, il le rapporta à ce roman de Balzac intitulé *L'Envers de l'histoire contemporaine* (Lacan le nomme *L'Envers de la vie contemporaine*[3]), un roman qu'il appelle à « dormir debout » – dont (j'ironiserai) « Nuit debout » après tout se rapprocherait, si ceux qui s'y adonnent à l'heure où j'écris s'avisaient un seul instant qu'ils ne sont pas si loin de cette excellente Madame de La Chanterie, qui, dans ce petit coin de Paris où elle a élu une sorte d'*ashram*, a réuni quelques repentis qui s'entendent, comme de tout temps, à sauver le monde, dans ce qu'elle institue comme « L'Ordre des Frères de la Consolation », c'est tout dire ! Ce séminaire de Lacan de 1969-70 est « contemporain », lui aussi, des événements de 1968, tout comme le livre d'Éric Laurent se montre contemporain de ce jeune désir d'en découdre avec la biopolitique dans laquelle s'enchevêtrent immanquablement ceux qui espèrent bien en effet, eux aussi, nous *consoler* du monde. « La démocratie participative elle-même, dit Éric Laurent, recouvre une participation de jouissance dans un imaginaire de corps et de sens. Elle peut aussi conduire au délire. » [p.238]

Mais marquons de façon succincte les premiers chapitres de quelques jalons significatifs :

1. Ce corps, l'a-t-on ? L'est-on ? Là-dessus, si Lacan maintient constamment que *nous ne sommes pas* notre corps, il admet parfois que *nous l'ayons* : si l'homme (LOM) en a un, « s'il en ahun, écrit-il ici, dans un style proprement

joycien, il n'en a aucun autre […] À quoi il ne songerait pas […], si ce corps qu'il a, vraiment il l'était »[4]. Ou encore : « Son corps, on l'a, on ne l'est à aucun degré »[5], mais aussi : « Le parlêtre adore son corps parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance – consistance mentale bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant. »[6] On verra cette fuite plus loin chez Joyce.

2. Le corps, il n'est pas plein mais vide, pas non plus sans organe, mais exposé à ce qui lui est extérieur, au hors-corps, et passible de ce trauma qu'est l'effet sur lui de *lalangue* (la langue maternelle), car ce corps est « parlant », et de bien des façons.

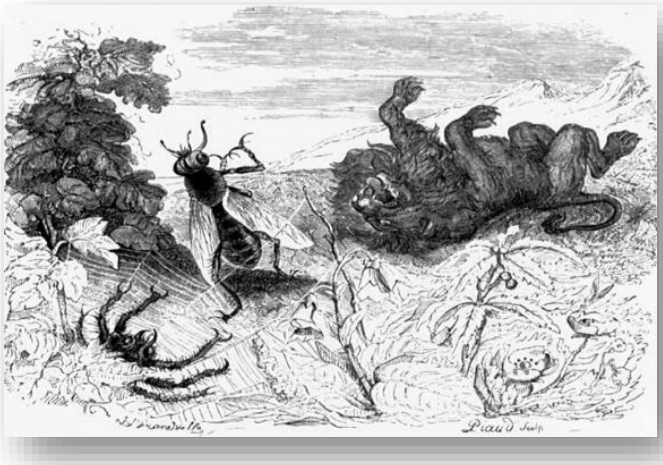
3. Que dans ce tournant multiple du dernier Lacan, il est corps du parlêtre, selon sa définition : « Le parlêtre [l'être parlant si vous voulez], c'est une façon d'exprimer l'inconscient. Le fait que l'homme est un animal parlant » [note 7 de la p.10].

4. Que « nous croyons avoir un corps », et que ce corps est abordé dans un rapport à la jouissance d'avant l'image. » [p.15] La catégorie de jouissance prend alors une – *la* – place prépondérante, même si le corps manque à inscrire cette jouissance, soit qu'elle le submerge soit qu'il la fuie.

5. Que ce corps, Lacan le caractérise comme ensemble vide (Ø), qui ne contient donc aucun élément, et que c'est cela qui l'oppose à toutes les images que la société (de consommation) veut lui vendre. Corps vide au regard de la jouissance, car en tant qu'*un*, il ne contient rien, c'est un sac, dont les organes sont réservés, si vous voulez, à la médecine. Quant au phallus lui-même : « l'erreur commune ne voit pas que le signifiant, c'est la jouissance, et que le phallus n'en est que le signifié »[7].

6. Que l'objet *a*, cause du désir, et que le sujet, lui-même divisé (*$*), n'appartiennent pas davantage au corps. Le sujet est ponctuel et évanouissant, il n'est pas *en* nous, ni *sur* nous, et sa division se dérobe à l'Un supposé du corps, tout comme, pour les quatre objets fatidiques : le sein est séparé du corps de la mère, l'objet anal ne se résume pas à l'excrément, le regard n'est pas la vue, et la voix est silencieuse[8]. Y ajouter la « lamelle » qui se détache du corps. [p.55-56]

Le livre pourrait donc s'intituler : La jouissance et le corps, comme on dirait d'une fable : le lion (relié au symbolique, à l'imaginaire et au réel) et le moucheron (le *plus-de-jouir*), par exemple !



Ce tournant de et dans Lacan, vous le lirez donc dans les textes suivants : « Radiophonie », puis le Séminaire XXIII, avec deux textes sur Joyce, « Joyce le symptôme » I (16 juin 1975, réédité dans ce Séminaire XXIII) et « Joyce le symptôme » II (1976), repris dans *Autres écrits* – mais ce dernier *pas sans* les explications complètes qu'Éric Laurent en donne dans son chapitre « Ce qui fait symptôme pour un corps », et dans les chapitres qui suivent où Joyce a à son tour une place prépondérante, notamment « Joyce et la pragmatique du saint homme », avec cette substitution de *l'escabeau* à *l'inconscient*, figure farcesque s'il en est, et cette *scabeaustration* mise à la place de la célèbre castration, que vous ne voudrez pas prendre au sérieux, bien à tort [p.213]. Car l'escabeau, S.K. beau, est le dernier avatar de la sublimation : « Il Joyce trop de l'S.K.beau pour ça »[9], [p. 85 *& sq*.] « piédestal, dit Miller, qui lui permet de s'élever à la dignité de la Chose »[10] [p.89].

Ce recours à Joyce, rencontre essentielle pour Lacan (si vous saviez le nombre d'ouvrages qu'il avait sur Joyce dans sa bibliothèque !), invite Éric Laurent à poursuivre son enquête sur ce qui peut bien en résulter quant à cette image du *corps* pour rendre visible son invisible *chair*. Et la fortune, qui lui sourit invite alors Laurent à recourir à trois exemples étonnants : les autoportraits de Rembrandt (les plus beaux sont au Louvre), les immenses tableaux de Rothko, qui sont *aussi* des autoportraits (abstraits, mais justement !), et les architectures constamment courbes de Frank Gehry. J'avoue sans vergogne mon plaisir pris à ces analyses, ainsi qu'à l'expérience de la promenade dans le Musée Guggenheim de Gehry à Bilbao proposée par Éric Laurent dans l'« *espace sans le miroir* » que constituent à ses yeux les murailles de métal de Richard Serra [p.188-189]. Je l'ai faite, vous la ferez, et l'auteur de ce livre qui est votre guide deviendra votre ami !

* Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2016.

[1] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 11.
[2] *Ibid.*, p.34-35.
[3] *Ibid.*, p. 219.
[4] Lacan J., « Joyce le Symptôme » (1976), *Autres écrits*, p. 567.
[5] Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p.150.
[6] *Ibid.*, p. 66.
[7] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX,…*ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 17.
[8] Miller J.-A., « Jacques Lacan et la voix », Actes du Colloque d'Ivry, Lysimaque, 1989, p.175-184
[9] Lacan J., « Joyce le Symptôme » (1976), *op. cit.,* p. 566.
[10] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *Scilicet. Le corps parlant. Sur l'inconscient au XXIe siècle*, Paris, ECF, coll. Rue Huysmans, 2015, p. 29.

À suivre : partie II, dans un prochain Lacan Quotidien. Inscrivez-vous pour le recevoir

L'Inexorable chez Colette, un nom du réel

par Joëlle Fabrega

Depuis quelques années, avec l'avancée de l'enseignement de Jacques-Alain Miller, la clinique lacanienne apparaît plus fluide, dans la mesure où penser en termes de défense face au réel, de résonance de la langue dans le corps et du *savoir y faire* qui s'ensuit, nous donne une grande liberté et nous ramène à la poésie.

Immergée dans la lecture de Colette, je découvre une œuvre prodigieuse. L'« Inexorable » est un signifiant qui émerge régulièrement au long de celle-ci, dans des contextes variés mais toujours avec une coloration d'énigme. C'est le fil que je choisis de tirer aujourd'hui. Colette déploie une grande finesse clinique lorsqu'elle traite de la folie, de ce qu'elle appelle les demi-fous[1], les énergumènes, les extravagants dans des portraits, des nouvelles ou des chapitres de son œuvre autofictionnelle.

Dans *Le Pur et l'Impur*, elle consacre un chapitre à l'une de ses relations, femme poète anorexique et alcoolique, Renée Vivien, sur qui elle porte un regard tout à la fois affectueux et critique : « Comme tous ceux qui n'employèrent jamais leur vigueur jusqu'à ses limites, je suis hostile aux consumés. La consomption volontaire m'apparaît toujours comme une sorte d'alibi. […] Les consumés des sens ont toujours commencé par s'élancer, en grand appareil d'énergumènes, dans un gouffre. Mais ils remontent. Et ils contractent une routine du gouffre : "Il est quatre heures… À cinq heures j'ai mon gouffre." […] Abîme imaginé ? Les goules sont rares. »[2] Son amie, hallucinée, était persécutée par une figure

féminine vampirisante. Elle mourut dans sa trentième année. Au-delà de son ironie, Colette s'interroge et la mort de son amie lui fait énigme. « Elle fut quand même tirée vers le dessous de la terre, vers tout ce qui n'est pas l'affaire des vivants. Par quelle main tirée ? J'aurais voulu savoir dans quelle mesure l'Inexorable aida les forces qui halèrent en bas l'éphémère, la fondante créature. »[3]

Qu'est-ce donc que Colette appelle l'Inexorable ? Elle développe sa signification de ce terme dans un autre chapitre, à l'occasion d'une énigme que lui pose, là encore, une femme rencontrée, Charlotte. Il s'agit cette fois-ci du sexuel : « En ce mot, l'Inexorable, je rassemble le faisceau de force auquel nous n'avons su donner que le nom de "sens". Les sens ? Pourquoi pas *le* sens ? Ce serait pudique, et suffisant. *Le sens* : cinq autres sous-sens s'aventurent loin de lui, qui les rappelle d'une secousse, – ainsi des rubans légers et urticants, mi-herbe, mi-bras délégués par une créature sous-marine… Sens, seigneurs intraitables, ignorant comme les princes d'autrefois […]. C'est vous pourtant que Charlotte […] tenait en échec […] mais qui donc, fût-ce Charlotte, peut fixer vos instables frontières ? »[4]

De quoi parle Colette en termes psychanalytiques si ce ne sont des pulsions et de la pulsion de mort ? Intraitable, acéphale, « l'Inexorable » représenterait alors le point d'impossible, le point réel contre lequel même la femme la plus *fine*, la plus *savante*[5] – représentée dans cet épisode par Charlotte – ne peut lutter définitivement. Les cinq *sous-sens* de Colette m'évoquent ce commentaire de Pierre-Gilles Guéguen sur les cures des analysants qui se sont présentés à la « passe »[6] en 2015 : « Les bords érogènes du corps sont énumérés comme autant de sous-ensembles possibles répondant à une jouissance plus obscure »[7].

Dans *La Naissance du jour* Colette peut écrire : « La catastrophe amoureuse, ses suites, ses phases, n'ont jamais, en aucun temps, fait partie de la réelle intimité d'une femme. […] En les divulguant, elle sauve de la publicité des secrets confus et considérables, qu'elle-même ne connaît pas très bien. Le gros projecteur, l'œil sans vergogne qu'elle manœuvre avec complaisance, fouille toujours le même secteur féminin, ravagé de félicité et de discorde, autour duquel l'ombre s'épaissit. Ce n'est pas dans la zone illuminée que se trame le pire… »[8]

Colette est diablement lacanienne avant l'heure. C'en est même confondant. Dans la nouvelle « La femme cachée », publiée en 1924, elle décrit Irène, femme errante parmi les masques dans une soirée digne d'*Eyes wide shut* de Kubrick, butinant, consommant tour à tour de jeunes hommes « jusqu'à l'heure de se sentir lasse et de rentrer chez elle » après avoir « goûté […] le monstrueux plaisir d'être seule, libre, […], d'être l'inconnue, à jamais solitaire et sans vergogne, qu'un petit masque et un costume hermétique ont rendue à sa solitude irrémédiable »[9]. Cela ne nous évoque-t-il pas l'Homme masqué et la Déesse blanche dont nous parle Lacan dans sa préface à *L'Éveil du printemps* de Wedekind : « la Déesse blanche […] qui se perd dans la nuit des temps, à en être la Différente, l'Autre à jamais dans sa jouissance »[10] ?

L'œuvre de Colette va au-delà d'une interrogation sur l'amour, même si celui-ci reste le prétexte central de son traitement du réel par l'écriture.

Ma lecture de Colette résonne avec l'enseignement actuel de J.-A. Miller sur le tout dernier Lacan. Avec cette zone en bordure du réel où s'avancent actuellement les témoignages de passe et d'outrepasse. Avec l'abîme de l'imaginaire toujours prêt à s'ouvrir, la méprise toujours prête à ressurgir dans le symbolique, le rebroussement vers un savoir y faire au littoral du réel, non sans risques d'accidents du côté du corps.

Accéder à un détachement sans renoncement, à un idéal sans rédemption, qu'on le veuille ou non, n'est pas donné à chacun.

Cette « incorrigible » a pu écrire : « Une des grandes banalités de l'existence, l'amour, se retire de la mienne. L'instinct maternel est une autre grande banalité. Sortis de là, nous nous apercevons que tout le reste est gai, varié, nombreux. Mais on ne sort pas de là quand, ni comme on veut. »[11] Quelle audace !

[1] Voir, par exemple, « Demi-fous » dans *La Femme cachée,* Paris, Folio Gallimard, 2013, p. 138-144, ou encore « Landru » dans *Prisons et Paradis,* Paris, Le livre de poche, Hachette, 1973, p. 110, etc.
[2] Colette, *Le Pur et l'Impur* (1932), Paris, Le livre de poche, 2015, p. 91-92.
[3] *Ibid*., p. 91. La majuscule à « Inexorable » est de Colette.
[4] *Ibid*., p. 26. Les italiques sont dans le texte.
[5] Cf. *Ibid*., p. 27.
[6] À l'issue du dispositif de la « passe », institué par Lacan, le « passant » peut être nommé « analyste de l'École (AE) », titre décerné pour trois ans à ceux dont le parcours et la fin d'analyse ont valeur d'enseignement.
[7] Guéguen P.-G., « Portrait de l'inconscient dans les cures de 2015 », *L'Hebdo-blog* n°57, 24 janvier 2016.
[8] Colette, *La Naissance du jour* (1928), Paris, Flammarion, 1984, p. 80.
[9] Colette, « La femme cachée », *La Femme cachée* (1924), *op. cit*., p. 17.
[10] Lacan J., « Préface à *L'Éveil du printemps* », *Autres écrits,* Paris, Seuil, 2001, p. 563.
[11] Colette, *La Naissance du jour, op. cit.,* p. 34-35.

Nécessaire et urgent d'Annie Zadek
par Susanne Hommel

Le titre dit tout sur le texte d'Annie Zadek. Elle ne fait, ne commence que ce qui est nécessaire et urgent pour elle, et pour le monde. N'est-ce pas ce qui est le noyau de chaque vie ? Seulement les *parlêtres* enveloppent ce *nécessaire et urgent* de nombreuses couches imaginaires, de déguisements, de fuites. Freud parle déjà en 1895 de la « *Not des Lebens »,* de « l'urgence de la vie ». À chaque instant de la vie, il est urgent de décider, de dire non ou de dire oui à la vie. *Not* peut aussi être traduit par « nécessité ». La *Not des Lebens* freudienne inclut donc le nécessaire et l'urgent, qu'A. Zadek a choisi pour titre de son texte – mis en scène actuellement au Théâtre de la Colline à Paris. Freud évoque la faim et la soif, pour l'individu – la sexualité n'est pas nécessaire pour la vie de l'Un, mais pour que l'humanité ne s'épuise pas.

Ce texte contient 48 pages de questions. De questions sans réponse. Une femme, fille d'immigrés juifs polonais, se sent juive dans son esprit, dans son corps après des événements antisémites à Paris. À partir de ce moment, elle se pose, nous pose à tous des questions au sujet de l'époque nazie, elle les adresse aux Juifs, à ses ancêtres.

À quelle époque cela a pu se passer ? Où ça s'est passé ?
Qui ne vous a pas retenus ? Qui aurait pu vous retenir ?
Pour quelle raison êtes-vous partis ? Ont-ils essayé de vous retenir, ou êtes-vous partis sans reproche, sans regret ?
Quelles étaient vos mœurs ? Religieuses, assimilées ? Quel fondement culturel, quels livres ?
Quels objets avez-vous pris en partant ? Lesquels étaient les plus urgents ?
Aviez-vous une adresse à l'étranger, un nom, un Autre qui pourrait vous

accueillir ?
Une langue qui pourrait vous recevoir, que vous pourriez recevoir, entendre ?

Toutes ces questions se posent à partir d'un vide, d'un rien absolu. Annie Zadek qui les pose connaît ce vide elle-même, du fait même qu'elle doit les poser. C'est l'état de la détresse fondamentale, de la *Hilflosigkeit originaire* du parlêtre. Ces quarante-huit pages de questions sont bouleversantes, insupportables, tellement A. Zadek a réussi, par son style, par les mots choisis, à créer l'angoisse fondamentale de l'être vivant. Nous pourrions penser qu'il s'agit de *Das Unheimliche,* de l'inquiétante familiarité, mais non, cette horreur est au-delà ou en deçà. Elle est innommable. Son écriture fait bord pour elle, lui permet de vivre, quand même. Elle nous permet, à nous aussi, de dessiner un contour, de cerner ce trou abyssal.

Nécessaire et urgent, d'Anne Zadeck, mise en scène d'Hubert Colas
Jusqu'au 4 juin au Théâtre national de la Colline
Mardi 17 mai
Débat à l'issue de la représentation
avec Annie Zadek, Hubert Colas et Guy Briole
Soirée spéciale de l'Envers de Paris, animée par Christiane Page et Philippe Benichou.
Réservation à tarif préférentiel auprès de Myriam au 01 44 62 52 82.

Texte publié avec des photographies d'Arno Gisinger, chez Bazar, 2013
et réédité aux Solitaires intempestifs, 2016.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter @lacanquotidien

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable : marie-claude sureau

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• ***À l'attention des auteurs***

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

•***À l'attention des auteurs & éditeurs***

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.